

EXUBÉRANCE À NU

INCERTAINS REGARDS

Jenny Bel’Air, une vie à l’envers de Régine Abadia

Jenny, c’est son corps qui lui a mis la vie à l’envers. Comme si ce corps n’avait jamais réussi à se mettre d’accord avec sa tête. Né masculin, il s’est rêvé féminin. Il n’est ni blanc ni noir, juste dans l’entre-deux. Au lieu de se faire discret, il préfère s’épanouir, se rendre encore plus encombrant pour sa/son propriétaire, lui rendant la vie, sinon impossible, du moins désespérante. Dès le prologue du film de Régine Abadia, ce corps apparaît, grotesquement posé à quatre pattes, dans un énorme carton renversé. On imagine qu’il pourrait envahir le cadre si le carton ne jugulait pas son expansion. Provocation et souffrance sont ses deux mamelles, succédanés de celles qu’il rêverait d’avoir. « *Arrière, bourgeois, ne franchis pas ma porte !* » éructe Jenny avec délices. Posant pour la photo au milieu de tableaux de nus, chosifiée par la scénographie, elle se laisse ici entrevoir dans toute la crudité de ses formes. On ne la verra plus par la suite que revêtue d’oripeaux colorés de reine ou de mendicante.

L’enjeu du film est là : mettre Jenny Bel’Air à nu, capter la souffrance ontologique de cette bouffonne mélancolique, personnage-phare des anciennes nuits

du Palace. Révéler la dissociation de la tête et du corps à travers les champs-contrechamps ; évoquer l’ambiguïté sexuelle dans un plan fugitif où Jenny pisse dans un seau à champagne, debout, comme un homme qu’elle est encore ; passer en revue dans des plans très rapprochés les détails de ce corps qui l’occupe constamment (poils à épiler tous les jours, orteils aux ongles tordus, dents qui se déboîtent...).

En contrechamp des confidences de Jenny dans l’intimité de son minuscule appartement ou dans son café favori, la réalisatrice transcende, met en scène le travestissement afin qu’il agisse comme révélateur. Jenny apparaît dans des extraits de films, de spectacles ou de performances auxquels elle a participé, et surtout dans des séquences originales et oniriques où elle se fait, selon les cas, tragédienne, imprécatrice ou danseuse de comédie musicale. Les interminables séances de maquillage, les costumes baroques, les décors insolites ne font pas incarner à Jenny un autre personnage qu’elle-même. Au contraire, ils n’affirment que plus intensément son identité hors normes de show-(wo)man narcissique et subversive. Dans une séquence dérangeante, vêtue d’une robe blanche et

les yeux hallucinés, elle déchire et pétrit avec rage les entrailles d’un poulet avant de se couvrir de son sang à la manière d’un rituel ancien, comme pour exorciser ses propres fantômes en convoquant le vaudou de ses ancêtres guyanais.

Les artifices et le travestissement permettent au film d’inscrire Jenny sur un fond de réalité sociale : le monde de la nuit, les boîtes gay, les ravages du sida... Mais dans les séquences d’intérieur, sa voix intime peut se faire entendre sans fard et le personnage s’approprie le film. Dotée d’un sens aigu de l’autodérision, Jenny a le goût des formules

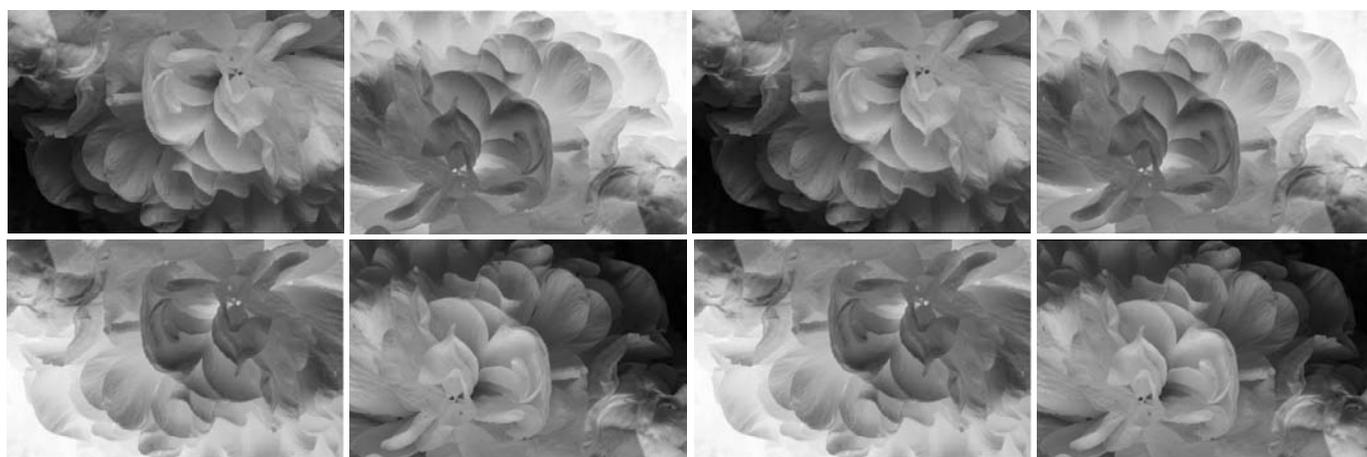


léchées pour évoquer sa misère sexuelle : « *Qui veut de ce corps de pomme de terre ?* » ; « *Je reste un gros pédé* » ; « *Je me suis fait enfiler mais j'enfile pas* ». Sous la force comique dont elle fait son miel, se cache toujours la mélancolie ; la larme n'est jamais loin de l'œil : il ne faut pas trop la secouer... Ses accents sont sincères même si le film donne l'impression qu'elle maîtrise parfaitement confidences et discours sur son propre personnage. Et la distanciation semble d'autant plus grande que la caméra est proche d'elle.

Petit à petit cependant, la réalisatrice réussit à faire sortir Jenny de sa tanière, la déstabilise en lui enlevant ses repères, l'emmène sur les lieux où elle a grandi.

Le temps d'une visite, son frère, sorte de jumeau virilisé, se fait le témoin du passé de Jenny petit garçon. Plus les plans s'élargissent, plus Jenny est mise « au jour » sous le soleil de la campagne, plus les confidences se resserrent. Jusqu'à l'aveu libérateur du secret fondateur qui donne tout son sens au film. La marche arrière peut alors s'interrompre et Jenny reprendre, vaille que vaille, sa vie singulière à l'endroit.

Isabelle Péhourticq / Photo : Lune Riboni et Pierre Pochan



ENTRETIEN

« SI LE RÉALISATEUR SOUTIENT LES IDÉES DU PRÉSIDENT... »

Réalisateur de *Jan Křížek sculptures et abeilles* (Route du Doc), producteur et enseignant à la FAMU (École tchèque de cinéma et de télévision), **Martin Řezníček** nous guide dans les méandres kafkaïens de la production documentaire en République tchèque.

Quelle est la situation du documentaire en République tchèque ?

Il y a peu de documentaires en salles, car les films projetés sont plutôt des longs-métrages qui sont plus durs à produire. Trouver un distributeur est assez difficile, seuls trois ou quatre se risquent à diffuser des documentaires. Mais il faut savoir qu'il y a quatre ans de cela, il n'y avait aucun documentaire en salles. En fait il y a eu une sorte de mode très éphémère du documentaire au cinéma, qui est maintenant un peu

passée. En revanche, tous les films, même mauvais, peuvent être diffusés à la télévision, car la télévision mange tout.

Dans quelle mesure l'Etat s'implique-t-il dans la production documentaire ? Y a-t-il une institution qui centralise des recettes et les redistribue, telle que le CNC en France ?

L'État a créé un fonds de soutien à la production, géré par le Ministère de la Culture. La majorité des recettes

proviennent des droits d'exploitation de vieux films tchécoslovaques, lors de leur rachat par les télévisions tchèque et étrangères. Une petite part est aussi prélevée sur chaque ticket de cinéma, dont la somme a été fixée à une couronne¹ au début des années 90, et n'a pas augmenté depuis. Mais entre temps le prix du ticket de cinéma a plus que décuplé ! Et il y a deux ans à peu près, un projet de loi prévoyait que les chaînes de télévision, privées et publiques, versent une infime partie de leurs recettes publicitaires à ce fonds. Cette proposition a été étudiée au Parlement et au Sénat, mais le Président a mis son veto. Les étudiants de la FAMU, ainsi que quelques producteurs, ont organisé des manifestations. Finalement, le Président a mis en place des versements directs du budget gouvernemental au fonds de soutien, dont le montant annuel est fluctuant.

Le fonds est plutôt destiné à des productions cinématographiques, mais depuis quelque temps les films pour la télévision peuvent obtenir des financements. Surtout pour les chaînes publiques, censées être de meilleure qualité car non commerciales. Différentes aides existent : une minime pour l'écriture du scénario, et d'autres plus conséquentes pour la production, la post-production ou la distribution. Le temps qui s'écoule avant que l'on reçoive cette aide de l'état dépend de nos affinités avec le gouvernement. Si le réalisateur soutient les idées du Président, il recevra l'aide l'année suivante, s'il s'oppose à sa politique, il ne verra jamais cet argent. De plus, cette subvention possède une condition : vous devez la dépenser dans l'année fiscale, sous peine de devoir rembourser jusqu'au double de la somme. Ce n'est pas gênant pour les films courts ou certains programmes télévisés, mais en général les productions se font plutôt sur trois, quatre, voire cinq ans. Cette subvention impose des délais trop courts et oblige à bâcler le film, elle peut donc devenir un piège contre-productif. Pourtant, à l'heure actuelle, elle reste la meilleure source de financement.

Quels sont les autres financements possibles ?

Vous pouvez obtenir un contrat de coproduction avec une chaîne de télévision, mais les démarches durent longtemps, le dossier va et vient d'un bureau à l'autre. Il y a quatre ou cinq ans, j'avais un projet de film documentaire avec la télévision, le contrat a traîné pendant deux ans. Cela dépend aussi des relations personnelles : un des décideurs, qui ne m'appréciait pas du tout, bloquait la

progression du dossier. Par contre, quand on obtient ce contrat, le budget du film est doublé. Il existe aussi des subventions accordées par MEDIA (Programme de soutien à l'industrie audiovisuelle européenne). Enfin, on peut maintenant assister dans les festivals à des séances de pitching : les réalisateurs ont quelques minutes pour présenter leur film afin de convaincre divers producteurs d'investir dans leur projet. L'IDF (Institut pragoïs du Film Documentaire) met en place ces séances pour favoriser les rencontres entre réalisateurs et producteurs. Globalement, si le projet est bon, on se débrouille toujours pour trouver des financements, mais cette recherche demande beaucoup de temps et d'énergie. La bureaucratie est très lourde parce que trop précise, il faut fournir beaucoup de détails inutiles. Pour faire un film, il faut 30% de talent et 70% de persévérance.

Si cela représente tant de difficultés, pourquoi produire vous-même les films que vous réalisez ?

J'étais obligé, il m'était trop compliqué d'impliquer une autre personne dans mes projets, de lui demander d'être aussi engagée que moi pour défendre le film. J'entretiens avec le métier de producteur une



relation d'amour/haine que je ne m'explique pas. J'aime faire de nouvelles choses tous les jours. Mais aujourd'hui, pour les deux projets que je développe en tant que réalisateur, j'aimerais qu'un producteur me soutienne. Je veux préserver ma vie personnelle car réaliser des films, les produire et donner des cours à la FAMU me demande trop de temps. Plus jeune, j'ai parfois cessé de voir mes amis pendant un an pour la préparation d'un tournage. Et pourtant,

pour qu'un documentaire soit intéressant, il faut être ancré dans la vie réelle, parler avec les gens, observer ce qui se passe autour de nous.

Une couronne tchèque équivaut à 4 centimes d'euros, et le ticket de cinéma vaut environ 6 euros.

Propos recueillis par Pauline Fort, traduits par Monika Pohorela
Dessin : David Caubère

Le cauchemar de Martin



* Fonds de soutien de l'État pour le développement du cinéma tchèque.

** Producteur indépendant.

Le Jardin de Jad
Georgi Lazarevski



À bientôt !



SAMEDI 23

PROGRAMME

matin

après-midi

soir

salle 1	10h00 - REDIFFUSION Drifters - 1929 - 41' - John Grierson Listen to Britain - 1942 - 20' - Humphrey Jennings, Stewart Mcallister Coal Face - 1935 - 11' - Alberto Cavalcanti Enginemen - 1959 - 21' Tomorrow's Saturday - 1962 - 18' - Michael Grigsby	12h00 - REDIFFUSION : Bram Van Velde - 1980 - 24' Jean-Michel Meurice ; The Key to Determening Dwarfs - 2002 - 58' - Martin Sulik 14h30 - REDIFFUSION : Chaîne alimentaire - 2008 - 28' - Marie-Louise Sarr ; Un ami est parti - 2008 - 23' - Delpe Kifouani ; Le Monologue de la muette - 2008 - 45' ; Khady Sylla, Charlie Van Damme ; Chroniques de guerre en Côte-d'Ivoire - 2008 - 50' - Philippe Lacôte ; En attendant les hommes - 2007 - 56' - Katy Lena Ndiaye	21h00 - INCERTAINS REGARDS Bernadette Lafont, exactement - 2007 - 52' - André S. Labarthe, Estelle Fredet Jenny Bel'Air, une vie à l'envers - 2008 - 76' - Régine Abadia <i>Débat en présence des réalisateurs.</i>
	salle 2	10h00 - REDIFFUSION Un simple exemple - 1975 - 45' Collectif Cinélutte Les Deux Marseillaises - 1968 - 109' Jean-Louis Comolli, André S. Labarthe	14h30 - REDIFFUSION La Mère - 2007 - 80' - Antoine Cattin, Pavel Kostomarov ; Le Reflet - 2008 - 47' - Jérôme Amimer 17h00 - REDIFFUSION L'Éclaircie - 2008 - 8' - Jérémie Jorrand Iddu, l'atelier de Jean-Michel Fauquet - 2008 - 53' - Henry Colomer ; Un soir d'été, un étranger - 2007 - 46' - Olivier Bertrand
salle 3	10h15 - INCERTAINS REGARDS L'Éclaircie - 2008 - 8' - Jérémie Jorrand Iddu, l'atelier de Jean-Michel Fauquet - 2008 - 53' - Henry Colomer Un soir d'été, un étranger - 2007 - 46' Olivier Bertrand <i>Débat en présence des réalisateurs.</i>	14h45 - SÉANCES SPÉCIALES Worldstar - 2007 - 52' Nataša Von Kopp Tarzan Retired - 2006 - 32' Roman Buxbaum The Houses of Hristina - 2007 - 49' Suzanne Raes	21h15 - SÉANCES SPÉCIALES Ce cher mois d'août - 2008 - 147' Miguel Gomes
salle 4			
salle 5	10h15 - FORMES DE LUTTE... Changer d'image – Lettre à la bien-aimée - 1982 - 9' - Jean-Luc Godard Les Mots et la Mort – Prague au temps de Staline - 1995 - 57' - Bernard Cuau <i>Débat en présence de Jean-Louis Comolli, Marie-José Mondzain, Patrick Leboutte.</i>	14h45 - FORMES DE LUTTE... Tableau avec chutes (extrait) - 1997 - 103' Claudio Pazienza Film - 1964 - 25' Samuel Beckett, Alan Schneider <i>Débat en présence de Jean-Louis Comolli, Marie-José Mondzain, Patrick Leboutte.</i>	21h15 - FORMES DE LUTTE... Bamako - 2006 - 118' Abderrahmane Sissako <i>Débat en présence de Jean-Louis Comolli, Marie-José Mondzain, Patrick Leboutte.</i>

23h30 : Concert et danse, doudoumba par les Sorciers : musiciens, danseurs, acrobates et jongleurs de Guinée-Conakry et de France, feu. Place du Green Bar



22h - PLEIN AIR
African Experience - 2008 - 94' Laurent Chevallier

En présence des réalisateurs.

PLEIN AIR